LES PAQUERETTES.

Conte de Pâques.

Par l'étroit sentier menant du hameau de Kermadeuzec à Paimpol, Marivonne, son missel à la main, cheminait dans l'air matinal. La lande n'était pas fleurie encore; mais la rosée suspendait aux brins d'herbe, givrés par la nuit, des gouttelettes transparentes, qu'irisaient les rayons du soleil levant. C'était une radieuse matinée de Pâques, sur laquelle planait en apothéose le triomphe de l'Aurore. Au loin, dans le profil des talus qui s'estompait en traînées de verdure naissante, les nids gazouillaient; et le bruit des cloches balançait, sur ce réveil des choses, des vibrations si sonores, que les battements d'ailes semblaient une acclamation de cette fête, toute de lumière et d'harmonie.

Alerte sous son châle de laine brique, dont la pointe lui effleurait les talons, avec son petit tablier de soie grise, où se moiraient des reflets d'arc-en-ciel, et sa coiffe de tulle fin dont la bride légère, nouée près de l'oreille, piquait un papillon sur la pivoine de sa joue, la jeune paysanne se hâtait, car il était plus de six heures, et trois kilomètres lui restaient encore à parcourir pour arriver à l'église de Paimpol, où elle allait faire ses Pâques.

Un brave cœur, cette Marivonne, mais une mauvaise tête, pas Bretonne pour rien, et qui avait failli faire fâcher M. le Recteur, la veille au soir, quand elle lui avait chuchoté ses péchés. Croiriez vous aussi qu'elle hésitait à l'aller trouver, comme si elle eût gardé rancune au bon Dieu?

—Rancune à Dieu! Et de quoi donc, Seigneur! s'était exclamé l'abbé, qui ne reconnaissait plus sa Marivonne. Serait-ce donc toujours à cause de ton Jean-Yves?

—Oui, Monsieur le Recteur...

—Que veux-tu, ma fille? Il n'y faut pas penser!.... Puisqu'il t'oublie, c'est qu'il ne t'aimait pas....

Toute chavirée, Marivonne faillit s'écrier:

—Eh bien! et le bon Dieu ne peut donc pas faire qu'il m'aime?

Et le cœur meurtri, elle repartit, songeuse, en se demandant si elle ne ferait pas au bon Dieu ce vilain tour de n'aller faire ses Pâques que quand il lui aurait rendu son fiancé!....

Ils s'étaient connus au "Pardon" de Plouézec, et tout de suite, quand il était venu l'inviter pour la contredanse, elle s'était sentie conquise. Un si beau gas, ce Jean-Yves! De si bons yeux, et l'air si crâne! Bien sûr, il n'avait pas son pareil dans le canton, et, rien qu'à le voir se balancer sur ses hanches robustes, quand il rythmait le *passe-pied*, avec son gilet rutilant, sa large ceinture bleue, sa veste courte, ses sabots neufs et son chapeau à longs rubans de velours qu'il se campait sur l'oreille comme un béret de toréador, les filles devaient en raffoler. Toute la soirée, ils avaient dansé ensemble avec des tendresses dans le regard. A un moment donné, Jean-Yves s'était montré plus expansif, lui murmurant de douces choses.

—Et moi aussi, je t'aimerais!... avait répondu la Bretonne, dans le trouble exquis de son cœur.

Puis, comme pour venir à la fête il s'était piqué au chapeau un bouquet de pâquerettes, il le donna à Marivonne, en signe de souvenir, et, le "Pardon" fini, elle emporta la promesse que, dans la semaine, il irait à Kermadeuzec, pour s'entendre avec sa mère.

Le dimanche suivant, en effet, sur le coup de midi, il arriva. A vrai dire, il n'était pas un inconnu pour les parents de Marivonne. Leurs deux familles s'étaient rencontrées jadis à d'autres "Pardons". Depuis lors, le père de Jean-Yves avait péri dans la campagne d'Islande; la mère était morte. Au retour du service, le jeune Breton s'était fait sabotier, et comme on le savait travailleur, chacun lui fit un accueil empressé. La fermière l'invita même à "dîner"; puis il fut convenu qu'il reviendrait chaque dimanche, jusqu'au jour où son homme, qui avait embarqué, serait de retour pour donner son consentement.

Ah! cette matinée du dimanche, avec quelle impatience Marivonne l'attendait! Toute la semaine, elle aspirait au moment où le couvert dressé sur la nappe blanche, elle s'avançait jusqu'au bout du clos pour le voir plus vite. Comme le cœur lui battait fort! Comme elle désirait, alors, le retour de son père! Dès que Jean-Yves apparaissait, ses yeux s'illuminaient, la campagne s'éclairait pour elle d'un jour nouveau. Il lui semblait qu'en pénétrant à la ferme, il mettait du bonheur dans la maison. Pourtant, dans la première émotion de l'entrevue, ils ne se parlaient guère. A peine échangeaient-ils quelques mots. Mais leurs regards disaient la joie qu'ils éprouvaient à se revoir. Leurs cœurs battaient des ailes. Et quand, vers trois heures, sur la place, commençait à serpenter la farandole, ils prenaient la file, les yeux flambants, heureux de la solide poignée de mains qu'ils se donnaient pour ne pas se lâcher.

Or, un jour, Jean-Yves ne vint plus. Marivonne le crut malade. Inquiète, elle alla aux nouvelles. La hutte du sabotier était fermée. Dans le pays, un bruit courait: on disait que Jean-Yves était parti, féru d'amour pour une autre fille.

D'abord, elle ne voulut pas croire à tant de perfidie. Un malheur avait dû arriver. Son Jean-Yves lui reviendrait. Mais il fallut se rendre à l'évidence. Le sabotier ne revint pas. Une autre avait dû l'enjôler. Et, à cette pensée, la pauvre fille fut si malheureuse, que rien ne put la consoler. Depuis lors, ses beaux yeux s'assombrirent. Chaque dimanche, à l'heure où il avait coutume d'apparaître, elle s'avançait sur le chemin. Puis, quand, trop oppressée par le chagrin, désespérée d'attendre, elle se sentait brûlée par la tendresse qui lui gonflait le cœur, elle allait, par besoin d'embrasser quelque chose de lui, poser sa bouche sur les pâquerettes du "Pardon", religieusement conservées entre les pages de son livre d'*heures*.

Des mois s'écoulèrent ainsi. Des fêtes passèrent, inaperçues pour elle. Dans l'amertume de sa douleur, Marivonne implorait le Ciel, sans que le bon Dieu semblât l'entendre, et sa foi naïve commençait à lui garder rancune, quand, à l'occasion de ses Pâques, M. le Recteur crut devoir la ramener à de meilleurs sentiments....

Car la croyance est enracinée au cœur des vieux Bretons, et, chaque année, elle refleurit, en ce beau jour de Pâques, comme les pâquerettes des chemins. Pour eux, c'est la fête des champs et la fête des âmes. C'est le jour où, par les sentiers d'émeraude, les paysans s'égrènent, du fond de leurs hameaux; où les vieux, rajeunis sous leurs habits de noces, et les jeunes parés de leurs plus beaux atours parcourent à pied des kilomètres, en se hâtant, pour arriver tôt à l'église, tant elle est envahie dès l'aurore. Non seulement la nef est bondée de Bretonnes, dont les coiffes légères semblent frémir, comme des papillons, au parfum de l'encens; non seulement les hommes se tassent pour entrer, mais, sur la dalle, sur les degrés des chapelles, dehors, et jusque dans le cimetière, les fervents s'agenouillent, en attendant de pouvoir accéder à l'autel, pour accomplir le devoir pascal.

Marivonne, qui n'était pas en avance, n'avait plus trouvé de place que sous le porche de l'église. Elle s'y prosterna, suppliant Dieu, de toutes les forces de son âme, de lui ramener Jean-Yves qu'elle aimait tant! Son tour venu, elle posa son missel dans le coin de la porte, et se joignit à la file des communiantes. Mais, quand, de retour à sa place, elle voulut lire ses prières, elle ne retrouva plus son livre. Heurté sans doute par des pieds indifférents, il avait dû s'égarer. Elle chercha, peine inutile!

Encore, si elle en avait ôté le souvenir du bien-aimé. Mais, de penser que de lourdes semelles foulaient peut-être ces fleurs si chères, ces fleurs qui étaient tout ce qu'elle avait de lui, cela lui fit monter les larmes. Pendant plus d'une heure, elle attendit. Et, comme l'église ne désemplissait pas, les fidèles se succédant sans cesse, elle reprit, toute désolée, le chemin de Kermadeuzec.

Ah! comme les champs maintenant lui semblaient mornes, ces champs que tout à l'heure son espoir irradiait plus encore que l'aurore! Et pourtant, le soleil était déjà haut. Dans les buissons, les oiseaux chantaient. Sous la tiédeur des rayons, d'autres pâquerettes s'ouvraient dans la bordure des sentiers. Mais elle ne pouvait plus les voir. C'étaient les siennes qu'elle voulait! Qu'allait-elle devenir, à présent que ses caresses ne sauraient plus où se poser!....

Or, comme, l'âme chagrine et les yeux rouges, après s'être débarrassée de son châle et de son tablier des grands jours, elle traversait la route pour aller déplacer le piquet des vaches, au son de "l'Angelus" de midi, elle tressaillit, puis, brusquement, s'arrêta, la respiration coupée, la gorge sèche.

Au bout du chemin, un homme venait.

Elle n'en crut pas ses yeux: c'était Jean-Yves!

"Lui!...." fit-elle, toute haletante, le cœur secoué.

Il marchait d'un pas alerte et tenait à la main quelque chose qui ressemblait au livre d'heures.

Elle n'eut pas la force de s'élancer vers lui. Mais en deux enjambées, le gas vint à elle. Elle murmura, suffoquée, toute pâle:

—Comment! C'est toi....Jean-Yves?....

—Eh, oui! Marivonne... C'est moi!....s'écria-t-il en la serrant dans ses bras ... C'est moi qui suis enfin de retour....

—Depuis quand?

—Depuis une semaine!

—Tu étais donc parti?....

Et, enhardi par l'espoir qu'elle lui avait gardé son cœur, il expliqua tout. Ne se croyant pas assez riche pour l'épouser, il avait fermé sa hutte et s'était engagé au service d'un armateur, qui demandait des hommes pour une "campagne" avantageuse. Il croyait ne rester qu'un mois, puis revenir le gousset plein. Aussi lui avait-il caché son projet. Or, chassés par les vents, ils avaient poussé vers l'Islande; les gros temps les avaient empêchés de se rapprocher des côtes; enfin, il était rentré saint et sauf, mais sans le pécule sur lequel il comptait.

—Alors—dit il essouflé—honteux d'être parti et supposant que tu m'avais oublié, je n'osais plus revenir. Mais aujourd'hui, c'était Pâques....' Etant allé, ce matin, à Paimpol, j'ai trouvé un livre dans l'église....C'était le tien....En reconnaissant les pâquerettes, j'ai pensé que tu m'aimais encore.... Longtemps j'ai hésité....Enfin, n'y tenant plus, je suis venu avec ton livre.

Elle ne lui en laissa pas dire davantage.

Une seconde fois, elle se jeta dans ses bras, éperdue, puis, s'arrachant à l'étreinte, elle regagna la ferme et s'écria:

—Mère!.... Mère!.... C'est lui!.... C'est Jean-Yves!.... Il est revenu!.... Il m'aime toujours!.... Notre Recteur s'était trompé!....

Et, de bonheur, les deux femmes pleurèrent....

Un mois plus tard, au retour de son père, Marivonne épousait le sabotier de Plouézec. Et depuis lors, sur la cheminée de la ferme, apparaît une couronne de pâquerettes faite avec les fleurs qu'un soir la jeune Bretonne reçut de son danseur, et grâce auxquelles elle est devenue la femme de Jean-Yves.

Une Anecdote sur Lincoln

La presse des Etats Unis vient de se livrer à une discussion sur la question de l'origine de la famille Lincoln, qui donna, comme on sait, à la confédération nord-américaine un de ses Présidents les plus marquants. Il ressort de cette controverse qu'Abraham Lincoln était d'origine allemande. Un journal a rappelé à ce sujet la domination que Mme Abraham Lincoln exerçait sur son mari, et il a cité l'anecdote suivante: l'excellent homme d'Etat qui devait périr par la main d'un fanatique exerçait au début de sa carrière, à Springfield, la profession d'avocat. Disert et spirituel, il était adoré par la population. Quand il venait au café —il y allait volontiers—il était aussitôt entouré d'auditeurs attentifs qui ne se lassaient pas de l'écouter et le retenaient jusqu'à une heure fort avancée. Ce manège déplaisait fort à Mme Lincoln, qui, d'ailleurs, ne croyait pas à la vocation politique de son mari.

Elle finit par le menacer de fermer la porte de la maison à minuit, dût-elle le forcer à découcher. Le soir de l'élection présidentielle, comme minuit et demi sonnait et comme son mari n'était pas rentré, Mme Lincoln poussa le verrou et se coucha. Réveillée peu après par les appels du nouveau Président, elle se pencha à la fenêtre et se mit à invectiver furieusement le premier magistrat de l'Etat: "Mais je n'ai pu rentrer plus tôt, gémissait celui-ci, j'attendais le résulat du scrutin. Je suis nommé Président!—Président! fit Mme Lincoln indignée. Mais tu es gris, mon ami; joli Président que le pays aurait là! Va coucher où tu veux, je ne te connais plus...." Il fallut à Lincoln un quart d'heure de pourparlers pour décider sa femme à lui ouvrir la porte.

Notes et impressions.

L'esprit n'empêche pas d'avoir des manies; il leur donne plus de relief.

MME DE STAEL.

La vengeance est un mets qui se mange froid.

(*Proverbe japonais.*)

Au pouvoir, on ne respecte que la main qui sait frapper.

CAPRIVI.

Quand on est sûr d'avoir commis une bêtise, on met plus d'ardeur à la faire approuver que si c'était un acte raisonnable.

PAUL HERVIEU.

BAIN AROMATIQUE.

—Voulez-vous la formule d'un excellent bain aromatique?

Faites infuser pendant au moins douze heures. 1200 grammes d'espèces aromatiques dans trois litres d'eau bouillante; passez et versez dans le bain.

Ce qu'on appelle, en pharmacie, espèces aromatiques, est un mélange parties égales de feuilles de sauge, par thym, serpolet, hysope, menthe poivrée, origan commun, absinthe et romarin.

On recommande surtout ce bain aromatique aux personnes affaiblies et débilitées.

L'ORIGINE DES "RAMEAUX"

Aucune fête de l'Eglise n'a reçu autant de dénominations diverses que celle instituée en commémoration de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.

Quand le Christianisme devint à Rome religion de l'Etat, l'usage de distribuer, à l'occasion de la fête, des grâces et des indulgences lui fit donner la qualification de "Dominica-Indulgentiarum." Elle emprunta le vocable de "Dominica-Competentium," dimanche des demandeurs, à l'habitude des nombreuses solicitations du peuple, qui, à cette époque de l'année, implorait la faveur du baptême, afin de recevoir ce sacrement le jour de Pâques. Et comme les postulants étaient tenus de se présenter en parfait état de netteté, par allusion aux ablutions qui avaient lieu séance tenante, le dimanche des demandeurs s'appelait aussi "Dominica-Capitilavium," ou dimanche de la purification des têtes.

On pourrait faire d'autres citations. Mais, de toutes les dénominations différentes données à la première grande fête de l'année, deux seulement ont subsisté:

Pâques-Fleuries, surnom gracieux et poétique de la journée de printemps où Jésus d'avance reçut les palmes de martyre, couronné par la résurrection;

Et enfin, la mieux qualifiée des appellations, la plus conforme à l'origine de la fête et au texte des Ecritures—"Les uns étendaient leurs vêtements sous ses pas, les autre jonchaient le chemin de branches et de feuilles de palmier"—qui s'est transmise exacte, et qui répond au nom de "Dimanche des Palmes," dont nous avons fait en le "Dimanche des Rameaux.

La rigoureuse observation de la légende exigerait donc que les vertes brindilles apportées ce jour-là par brassées à l'église, et que les fidèles ont coutume de présenter à la bénédiction du prêtre, fussent des feuilles de palmier. Mais le choix de ces brindilles dépend nécessairement du climat de la contrée où se célèbre la fête.

La plupart des pays de religion chrétienne étant placés trop loin de l'arbre consacré, ont recours à la tige aborigène toujours verte, la plus voisine du lieu. Le buis est d'un usage presque général dans le Nord, l'olivier dans la patrie de cet arbre toujours vert. A Paris, c'est le buis: à Marseille, l'olivier.

Cependant, certaines contrées de l'Europe méridionale emploient, suivant le principe, la branche de palmier; l'Italie, par exemple, où cet arbre se trouve à portée facile, et où la fête est réputée "Domenica-delle-Palme.

Ailleurs, l'art supplée souvent aux lancunes de la nature et l'industrie met à la disposition des fidèles les feuilles de tradition, mais elles sont artificielles.

A Rome, la fête est l'occasion d'une distribution solonnelle au palais du Vatican. Mais là les branches de palmier, toujours naturelles, affectent des aspects de couleur et de forme qui les distinguent entre elles, suivant la dignité des personnages à qui elles sont destinées Il en est de toutes tailles, et même qui dépassent la hauteur de deux mètres.

Les larges feuilles, souvent pennées et enduites d'une couche de jaune d'or brillant, enroulées sur les tiges en toutes sortes de motifs artistiques. Chaque année, le Pape en reçoit lui-même une branche magnifiquement travaillée à son intention.

La fourniture de cette distribution a une origine assez intéressante. Elle est le résultat d'un privilège qui date de plusieurs siècles, concédé a une famille de la petite ville maritime de San-Remo, à la suite d'un événement mémorable.

Le grand obélisque, taillé en pyramide, apporté d'Egypte, qui jadis ornait le cirque de Caligula et de Néron, au Vatican, gisait depuis des centaines d'années, enfoui sous l'amoncellement des terres. Car, à Rome, tous les édifices de l'antiquité se trouvent généralement en contrebas du niveau actuel du sol.

Mais on savait que la pyramide, quoique dépourvue d'hiéroglyphes, était remarquable par la finesse de son grain, ainsi que par la perfection de sa structure. Elle était, et est encore, la plus belle et la mieux conservée de celles qui existent.

Le pape Sixte-Quint résolut de tirer de l'oubli le monument, sacré par le souvenir, qui avait été témoin de tant d'atrocités dans le cirque, et de le remettre sur pied, en face de la civilisation pour laquelle il avait été créé.

L'opération n'était pas sans difficultés, ni sans danger. Le bloc pesait des milliers de quintaux, et il s'agissait de le poser librement sur sa base. Les travaux, confiés à l'architecte Fontana, déjà célèbre par sa participation à la construction de la basilique de Saint-Pierre, furent poussés activement, et permirent de fixer le jour de l'érection au 10 septembre de l'année 1586.

Le plus grand calme était nécessaire de la part des assistants; et le silence, indispensable à la transmission des ordres. Sixte-Quint, qui devait sa propre élévation au silence et qui en connaissait tout le prix, avait fait publier dans Rome l'avis que, si, pendant les manœuvres, quelqu'un, parmi les assistants, venait à troubler le travail par des paroles ou par des manifestations quelconques, il serait immédiatement livré au bourreau et impitoyablement et sur-le-champ mis à mort.

Pour appuyer cet édit, le Pape avait fait élever l'instrument du supplice à l'un des angles de la place, aujourd'hui place de Saint-Pierre, au Vatican.

Au milieu du recueillement lugubre d'un peuple immense, accouru de la ville et des environs, le signal est donné aux machines qui, à la fois, s'ébranlent et font entendre leurs sinistres grincements. Aussitôt, l'énorme masse monte dans l'espace; et déjà la pyramide avait décrit une partie de sa courbe d'ascension, lorsque tout à coup le mouvement des cabestans s'arrête.

On vient de remarquer que les cordages, desséchés par leur extrême tension, menacent de se rompre sous l'effort démesuré qui leur est imposé.

Que faire? L'appareil peut se disloquer; et des centaines d'ouvriers sont là, répandus dans les chantier, que la manoeuvre commencée et l'incertitude de la situation maintiennent à leur poste.

Quand, dans la foule, restée muette, un spectateur cria d'une voix tonnante: "Acqua alle funi! (De l'eau aux cordes!)

Immédiatement tous les yeux regardent avec terreur de ce côté. Mais ils voient quelqu'un qui, en hâte, traverse la place dans la direction de l'échafaudage. Quelques instants après les poulies reprennent leur roulement et bientôt le colosse de pierre se montrait fièrement debout sur son axe d'équilibre.

L'auteur de la violation de l'ordonnance, dont l'expérience venait de préserver le chantier d'un désastre incalculable, fut présenté au Pape, qui le félicita de sa courageuse désobéissance.

C'était un modeste capitaine marin du port de San-Remo. Il se nommait Guillaume Bresca.

Sixte-Quint lui conféra sur l'heure, par grâce de privilège, et à perpétuité pour lui et sa descendance, la fourniture exclusive des palmes de la chapelle pontificale, à la fête des Rameaux.

Beauté Américaine.

Les Américains sont très fiers —avec raison—de la beauté très spéciale et véritablement nationale par laquelle leurs femmes et leurs filles, blondes ou brunes, septentrionales avec dignité ou méridionales avec fougue, se recommandent aux regards admiratifs de l'univers civilisé.

A vrai dire, cette beauté n'apparait pas de prime abord au voyageur, nouvellement débarqué, dont les yeux cherchent une récréation parmi les foules affairées du nouveau monde. La rue, à New-York et à Boston, ne m'a pas semblé—jusqu'ici du moins —offrir au passant ces rapides et délicieuses visions de fraîcheur et de jeunesse qui sont un des charmes de Paris. Il est vrai qu'ici on ne flâne point. Le badaud, le divin badaud de France et de Navarre n'a pas droit de cité dans la république des Etats Unis. Ici, on ne s'amuse pas à baguenauder devant les magasins. On ne se dirige vers lesdits magasins que si l'on a l'intention formelle d'y faire emplette ou d'y conclure un marché. Un véritable Américain ne s'arrêtera pas devant la vitrine d'une fleuriste, s'il n'a pas le besoin et les moyens d'acheter un bouquet. Le plaisir gratuit, ce qui se donne pour rien, le parfum d'une fleur dédaignée, la grâce d'une femme inconnue, le hasard de la rencontre, les illusions du rêve les délices du temps perdu, tout ce que nous aimons dans les loisirs de notre Europe souvent désœuvrée, tout cela n'a point d'attraits pour cet homme actif, occupé, méthodique, peu enclin aux félicités immatérielles, amoureux de précision, épris de réalité. Chaque chose en son temps. Le programme d'un Américain est réglé, heure par heure, sur de petits agendas que chacun ici a l'excellente habitude d'emporter avec soi, à travers la vie, et qui sont une merveilleuse défense contre les tentations du nonchaloir. Cet ordre du jour—indispensable dans un pays où la multiplicité et la complication des affaires exigent un perpétuel effort d'attention concentrée—n'admet pas l'interversion ni le mélange des travaux et des divertissements. La rue est un endroit destiné à la circulation des gens qui sont appelés au dehors par les obligations d'un métier lucratif ou par les rites salubres d'un sport athlétique. On marche, dans la rue, au pas accéléré, la tête droite, les yeux en avant, vers le but assigné par le devoir ou par l'intérêt. On ne regarde pas autour de soi. Dès lors, pourquoi l'Américaine, sur l'asphalte de la Voie-Large à New York, ou sur le fer des ponts de Boston, se mettrait-elle en frais de coquetterie? Elle sait que, dans ces endroits, on ne fera pas attention à son désir de plaire. Elle perdrait son temps sur cette "plateforme" mal choisie, comme une amazonne qui voudrait fleureter sur un champ de bataille. Elle se réserve donc pour le terrain où s'élève son piédestal et pour les instants consacrés à son apothéose.

Chaque soir, après la fermeture des bureaux et la clôture des palestres, l'Américain, même lorsqu'il n'est que millionnaire, quitte ses vêtements de travail ou son équipement de gymnaste, revêt un habit noir avec plastron blanc, cravate blanche, bottines vernies; il pique à sa boutonnière un gardénia, et vaque, ainsi paré, aux agréables devoirs de la vie mondaine. L'Américaine, ayant achevé ses courses, s'apprête à soutenir victorieusement, dans un cadre de luxe radieux et d'éblouissante lumière, la lutte pour la beauté.

En ce pays, les préoccupations esthétiques elles-mêmes et les soucis d'idéalisme sentimental sont soutenus par ce tenace esprit de méthode qui n'abandonne jamais les Américains.

Notre Descartes, en son *Discours de la méthode*, a déclaré que "le bon sens est la chose du monde la mieux partagée", que nous avons presque tous, de l'esprit, mais que nous ignorons habituellement la manière de nous en servir. Les Américains ne sont pas éloignés de penser qu'une femme, à moins d'être irrémédiablement disgraciée de la nature, possède presque toujours le moyen de plaire aux yeux, de toucher les cœurs, et par conséquent d'attirer les messieurs irrésistiblement conquis, les messieurs sérieux, qui épousent.

Donc, en cette contrée où la volonté ne doute de rien, on s'est mis bravement, à fabriquer de la beauté.

J'ai visité quelques-unes de ces universités de jeunes filles qui doivent compter parmi les principales nouveautés du nouveau monde, et qui étonnent le voyageur, l'attirent et le retiennent par leur charme impérieux.

J'ai vu Smith, cette admirable colonie universitaire où une armée de *onze cent trente trois* jeunes filles se prépare aux luttes de la vie en apprenant le grec, le latin, la chimie, les mathématiques, l'hébreu, la "marche militaire" (*military marching*), la natation, le canotage, le tour du trapèze et l'art de grimper au mât de cocagne.

J'ai vu l'immense et coquette cité féminine de Welsesley, avec son parc, ses bois, son lac, ses pelouses, ses délicieux cottages, dispersés comme en un décor de féerie. *Sept cent seize* jeunes filles habitent ce domaine idéal. Elles sont venues de l'Illinois ou de la Pennsylvanie, du Nebraska ou de la Louisiane, et même de plus loin. La plus récente statistique de Wellesley constate la présence de deux étudiantes nées chez les Turcs. Or, voici le programme de Wellesley:

Greek, Latin, Archæology, German, French, Italian, Spanish, English, Philology, Hebrew, Biblical History, English Literature, Philosophy, History, Economics, Pure Mathematics, Applied Mathematics, Chemistry, Physics, Geology, Botany, Zoology, Pedagogy, Bibliography, Elocution, Art, Music.... Voilà bien des choses, et qui risqueraient sans doute d'infliger une ride précoce au front viginial des travailleuses de Wellesley. Je craindrais de voir leurs blanches épaules plier sous ce fardeau, si je n'étais rassuré par l'article de leur programme qui associe au labeur de l'intelligence les exercices du corps. Cet article est intitulé: *Physical Training*. J'y apprends que l'"entraînement physique" des jeunes filles de Wellesley est l'objet d'une constante sollicitude. Pour être helléniste, philologue, zoologiste, bibliographe, géologue, historienne ou mathématicienne, on n'en est pas moins femme. Et le premier devoir d'une femme, c'est d'être belle. C'est pourquoi le programme du *physical training* est ainsi conçu: *Each freshman receives a thorough physical examination, which includes measurements and strength tests.* Ce qui veut dire: "Chaque étudiante de première année passe un examen physique total, comprenant des mensurations et des épreuves énergiques." Ce n'est pas tout. L'étudiante ainsi mesurée, contrôlée, passe à la fin de l'année scolaire, un second examen physique où l'on apprécie les résultats acquis: *A second examination at the close of the year.* Le gymnase de Wellesley est équipé à la suédoise. Une directrice et une répétitrice président les manœuvres de cette palestre. On y organise des jeux athlétiques. Les jeunes filles de Wellesley apprennent aussi à manier, d'un bras musculeux, l'aviron et la godille. Elles montent à cheval. Et un cours de natation leur est professé, par des nageuses émérites, dans une piscine spécialement aménagée pour leurs ébats de sirènes.

J'ai vu, sur une montagne du Connecticut, parmi la neige qui drapait de blanc les roches noires, et qui précisait, comme un dessin à l'encre, les entrelacs des arbres dépouillés, j'ai vu le phalanstère où s'instruisent et s'amusent les *cinq cent cinquante* jeunes filles de Mount Holyoke. C'est encore un rendez-vous où sont représentés tous les Etats de l'Union. Le Maryland et le Maine, l'Alabama et le Kansas, le Michigan et le Missouri ont envoyé, dans cette communauté studieuse et sportive, un bataillon de grandes écolières, blondes ou brunes, à qui l'on enseigne consciencieusement l'art d'avoir de la science, de la santé et, s'il se peut, de la beauté.

Le programme intellectuel de Mount-Holyoke est encyclopédique. Les auteurs qu'on étudie sur cette montagne sont innombrables: Homère, Hérodote, Aristophane, Platon, Thucydide, Théocrite, Pausanias, Plaute, Lucrèce, Cicéron, Tite-Live, Horace, Clément Marot, Ronsard, Malherbe, Boileau, La Fontaine, Bossuet, La Rochefoucauld, Pascal, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Victor Hugo, Balzac, Mérimée, Gaston Paris, Ludovic Halévy, Georges Pélissier, Victorien Sardou, Paul Bourget.... Mais le *physical training* n'est point négligé. Ici encore on soumet les étudiantes à un examen préalable. Celles qui sont affligées de quelque imperfection reçoivent un traitement capable de modifier leur structure. On se propose d'accroître leur force musculaire (*muscular power*). On veut obtenir un solide et symétrique développement de l'individu (*a healthful and symmetric development for the individual*). Un gymnase tout neuf, *commodious and ventilated*, fournit aux jeunes athlètes toutes sortes d'appareils appropriés à la correction de tous les défauts physiques (*apparatus for the treatment of particular physical defects*). Hors du gymnase, on enseigne l'art de ramer, de patiner et, dans les beaux jours d'été, on demande un surcroît d'adresse et d'agilité à la raquette du tennis. Mais, ce que les jeunes Américaines préfèrent, c'est le jeu du *basket ball*. Il faut les voir, commodément et sommairement vêtues d'un costume de serge bleue, très souple et très court, se diviser en deux camps lancer la balle vers la haute corbeille (*basket*) qui semble inaccessible, et vers laquelle est tendu tout l'effort des bras nus, des reins cambrés, des jarrets flexibles. Les joueuses de *basket ball* afin d'attraper la balle fantastique qui rebondit au dessus de leurs chevelures dénouées, sont obligées de courir comme Atalante, sauter, de gambader, et parfois de tomber avec bonne humeur en de brusques culbutes. La coquetterie féminine n'abandonne jamais ses droits. Elles savent que ces divers mouvements, soulignés par la complaisance d'un gentil costume de zouave, sont fertiles en gestes plastiques et en attitudes sculpturales. Elles profitent de cette occasion pour montrer vaillamment qu'en Amérique les femmes savantes ne portent pas toujours des bas bleus.

Bref, le nouveau monde est un gigantesque atelier de beauté. On n'y sculpte peut être pas assez de belles statues en bronze ou en marbre. Mais on y façonne des idoles vivantes. Les professeurs de gymnastique, véritables statuaires des temps nouveaux, pétrissent amoureusement cette glaise divine que les poètes ont si souvent célébrée:

Chair de la femme, argile idéale, à merveille!

Avec quelle émulation, avec quel enthousiasme les mécaniciens de New York ou de Chicago inventent toutes sortes de mécaniques destinées à mettre en valeur, en équilibre et en relief tous les avantages des Américaines! Ils n'oublient aucun muscle. Ils pensent à tout, depuis l'extrémité des pieds rose jusqu'au bout du nez et à la racine des cheveux. Aucune pièce de la merveilleuse charpente ne les laisse indifférents. Ils prétendent obtenir par un ensemble de procédés scientifiques (*scientific supervision*), la perfection du buste (*a full and natural bust*). Ils se vantent de soigner particulièrement l'harmonie des contours (*to give a graceful and rounded appearance to the hips*). Pour cela, ils ont inventé un système d'exercices incroyablement varié. On ne peut ouvrir un magazine sans voir, en guise de réclame, le portrait d'une accorte personne qui rit de toutes ses dents blanches en se développant les muscles à l'aide d'un appareil nouveau. Cet appareil est souvent très compliqué. Ce sont des cordes qu'il faut tirer, des anneaux auxquels il faut se suspendre, des armatures d'acier sur lesquelles il faut jouer des pieds et de mains. Ce sont des machines qui dirigent un courant électrique destiné à produire un surcroît d'élégance, de souplesse et d'agilité par un massage mécanique....

Si l'on veut juger des résultats de cette culture intensive, il suffit de se promener quelques instants, après déjeuner, sur les trottoirs de la Cinquième Avenue, à New York. Là, on est vraiment frappé d'admiration par la santé vermeille, par la taille svelte et par l'allure indépendante des belles inconnues dont la démarche conquérante s'empare de l'asphalte avec vigueur.

D'ailleurs, on peut apprécier la beauté américaine sans sortir de chez soi, en jetant simplement un coup d'œil sur les journaux illustrés et sur les revues ornées d'images. Les Américaines, en effet, publient avec un juste orgueil l'effigie des jeunes filles et des jeunes femmes qui leur paraissent dignes de remporter le prix de la beauté.

Le *Metropolitan Magazine* vient de reproduire la photographie d'une délicieuse *miss*, très adulée par la société de New York et de Boston. Le même recueil publie le portraits de plusieurs actrices revêtues de leurs plus beaux atours, et indique les prix de toilettes dont elles sont parées: une robe de visite, en panne blanche, 300 dollars; un paletot de fourrure, 1,000 dollars, et ainsi de suite. On ne saurait payer trop cher ce qui est destiné à rehausser la fière beauté des Américaines. *All right!....*

GASTON DESCHAMPS.

L'eau gazeuse d'Abita convient aux habitués.

Ils aiment les bonnes choses—les habitués!